

ESSAI

N° 202.

SUR LES

CONGESTIONS SANGUINES DE L'ENCEPHALE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 9 août 1827, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine;

PAR L. SALET, de Tournon,

Département de l'Ardèche.

*Principiis obsta; sero medicina paratur,
Cum mala per longas invaluere moras.*
(Ovid.)

A PARIS.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1827.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, DOYEN.

MESSIEURS.

Anatomie.....	CRUVELLHIER.
Physiologie.....	DUMÉRIL.
Chimie médicale.....	ORFILA.
Physique médicale.....	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale.....	CLARION
Pharmacologie.....	GUILBERT, <i>Suppléant.</i>
Hygiène.....	BERTIN.
Pathologie chirurgicale.....	{ MARJOLIN.
	{ ROUX, <i>Examineur.</i>
Pathologie médicale.....	{ FIZEAU, <i>Examineur.</i>
	{ FOUQUIER.
Opérations et appareils.....	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale.....	ALIBERT.
Médecine légale.....	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés.....	DESORMEAUX.
Clinique médicale.....	{ CAYOL.
	{ CHOMEL, <i>Président.</i>
	{ LANDRÉ-BEAUVAIS.
	{ RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale.....	{ BOUGON.
	{ BOYER.
	{ DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens.....	DÈNEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT,
LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

MESSIEURS

MESSIEURS.

ANDRAL.	GIBERT.
ARVERS.	GERDY.
BAUDELOQUE.	KERGARDEC.
BOUVIER.	LISFRANC, <i>Examineur.</i>
BRESCHET.	MAISONABE.
CLOQUET (Hippolyte), <i>Suppléant.</i>	PARENT DU CHATLET.
CLOQUET (Jules).	PAVET DE COURTEILLE, <i>Examineur.</i>
DANCE.	RATHEAU.
DEVERGIE, <i>Examineur.</i>	RICHARD.
DUBOIS.	ROCHOUX.
GAULTIER DE CLAUDEY.	RULLIER.
GÉRARDIN.	VELPEAU.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

Docteur en médecine.

ET

A MA MÈRE.

Amour, respect et reconnaissance.

L. SALET.

A MON PÈRE.

Docteur en médecine.

ET

A MA MÈRE.

Amon respect et reconnaissance.

J. SALET.

ESSAI

SUR LES

CONGESTIONS SANGUINES DE L'ENCÉPHALE.

On entend par congestion sanguine de l'encéphale, l'accumulation du sang dans les vaisseaux du cerveau et dans ceux de ses enveloppes; cette congestion peut être passagère, dès-lors je la rapporte à un état physiologique; telle est celle qui a lieu par l'effet des passions expansives de l'âme : la joie, la colère, l'amour; telle est encore celle qui se forme lorsqu'on fait un violent effort. Cette congestion peut être active ou passive; elle peut être l'effet de la pléthore appelée *vraie*, parce qu'il y a réellement dans le corps plus de sang qu'il ne faut; elle peut aussi être produite par la pléthore appelée *fausse*, dans celle-ci le sang est raréfié, et il occupe plus d'espace qu'il ne devrait, telle est celle occasionnée par les liqueurs spiritueuses, les bains chauds, etc. Le sang peut encore surabonder dans le cerveau en raison d'une disposition particulière, et cette pléthore peut provenir de plusieurs causes idiopathiques. La congestion sanguine soutenue est un phénomène morbide qui précède ou accompagne un grand nombre d'affections; elle se rencontre dans tous les âges, dans les deux sexes, dans tous les pays, dans toutes les saisons. C'est sous ce rapport pathologique que nous considérerons la congestion cérébrale.

Les symptômes qui la caractérisent varient beaucoup relativement à leur intensité; ils se rapportent toujours à une lésion plus ou moins

profonde, plus ou moins passagère des sensations, des facultés intellectuelles et des mouvemens. Dans la moitié des cas, elle est brusque et subite, et constitue ordinairement des attaques apoplectiques; dans les autres cas, elle est lente, légère, incomplète et accompagnée de phénomènes peu apparens, qui peuvent souvent en faire méconnaître l'existence; dans l'une et l'autre circonstance, c'est toujours la même maladie, c'est toujours un transport du sang dans les vaisseaux de la pie-mère.

La congestion cérébrale subite appelée *coup de sang*, peut produire indépendamment de la céphalalgie, des vertiges, des étourdissemens, la chute de l'individu; il peut en résulter une attaque apoplectique caractérisée par la perte du sentiment et du mouvement; au bout de quelques heures, de quelques jours, ces symptômes se dissipent, la sensibilité renaît, mais la perte du mouvement persiste encore quelque temps.

Il est des circonstances particulières qui font naître la congestion cérébrale; je vais tâcher d'énumérer les principales.

L'enfant qui est expulsé de l'utérus, et qui éprouve dans le travail les résistances qui caractérisent l'accouchement laborieux, présente presque toujours les phénomènes sensibles de la congestion cérébrale: face livide, tuméfiée, paupières gonflées, yeux saillans, cou et poitrine vergetés, il ne donne aucun signe de vie. Pour remédier à cette congestion, on fera promptement la section du cordon ombilical, ou celle de la ligature en cas qu'elle ait été faite. Quelquefois la section du cordon ne produit pas un dégorgement suffisant pour faire cesser la compression qui anéantit les forces vitales, parce qu'il ne s'écoule que quelques gouttes de sang; alors, pour procurer un écoulement plus considérable, on doit appliquer des sangsues derrière les oreilles, plonger l'enfant dans un bain tiède.

Le travail de la dentition est toujours accompagné d'une congestion sanguine plus ou moins grande; elle variera en raison de la vigueur de l'enfant, en raison du tempérament de la nourrice et de son régime. *Alphonse Leroy*, dans son ouvrage sur l'art d'élever et de conserver les

enfans, s'exprime ainsi : « Pendant la dentition , le sang est en quantité considérable au cerveau ; tous les sinus et vaisseaux de la base en contiennent plus que de coutume , tout le tissu capillaire en paraît gorgé , et si l'on injecte ces petits cadavres , l'injection passe en si grande abondance dans la tête , que la face , violâtre de sang , en devient presque noire ; de sorte que l'action du système sanguin se porte chez eux à la tête , surtout à cette époque. » Un peu plus loin , le même auteur ajoute : « Pendant la dentition , la somme capitale de l'action est à la tête ; elle devient brûlante , pesante ; les membranes , la pulpe du cerveau sont opprimées par une surabondance de sang : de là dans toute l'économie des symptômes qui s'aggravent de plus en plus , si on ne s'attache qu'à porter les remèdes aux apparences , à chaque partie de l'économie , au lieu de les porter vers l'origine de tous ces désordres. Ainsi tout ce qui se passe vers le poumon , vers le canal intestinal , aux articulations , sur le système membraneux , ce n'est que des réactions qu'il ne faut pas négliger , mais auxquelles on remédie inutilement , si on ne porte pas plus loin ses vues. » C'est sur ces principes que se base la pratique journalière de mon père ; je l'ai vu maintes fois traiter avec succès des convulsions , des toux , des oppressions , des diarrhées , par l'apposition de quelques sangsues derrière les oreilles , par des boissons mucilagineuses , par des bains , par des lavemens émolliens. Je crois avec lui que dans la plupart des maladies qui attaquent les enfans pendant ces crises , l'intensité de cette congestion , c'est-à-dire l'engorgement du cerveau ou des méninges , porté à un certain degré , constitue l'altération morbide qui donne lieu à l'épilepsie , aux convulsions , aux hydrocéphales. Parmi les nombreuses observations qu'il m'a communiquées sur ce sujet , je choisis les deux suivantes. L'enfant d'un nommé Borel , charron à Tain , avait de fréquentes attaques d'épilepsie chaque fois qu'une dent voulait se faire jour ; elles cessaient dès qu'une cuillerée ou deux de sang avaient coulé par l'apposition de deux sangsues derrière chaque oreille. L'enfant d'un voiturier au Bourg-les-Valence , nourri par une femme qui s'adonnait au vin , et qui d'ailleurs en abreuvait quelquefois son nour-

risson, était en proie depuis deux jours aux convulsions les plus violentes. L'application de sangsues vers les apophyses mastoïdes fit promptement cesser ces accidens.

La seconde dentition est encore une époque où la congestion sanguine du cerveau se manifeste d'une manière plus ou moins fâcheuse, puisqu'elle devient une cause directe de maladies graves. Cette vérité est journellement reconnue par les observateurs. Un cas assez remarquable est celui d'une *nyctalopie* qui a duré sept à huit jours, et qui a cessé en même temps que la sortie d'une dent molaire s'est effectuée. Mon père a observé le fait sur le fils de Les***, âgé de onze ans, pensionnaire au collège de Valence. La coïncidence de cette nyctalopie avec la sortie d'une dent ne peut-elle pas faire regarder cette dernière comme la cause prochaine de ce dérangement de la vue?

Rien n'est plus fréquent que de voir des enfans de sept à huit ans, de onze à douze ans, se plaindre, lors de l'éruption des dents, de douleurs à la tête, de pesanteur, d'accablement, d'indifférence ou d'éloignement pour l'étude. Il est vrai que ces phénomènes tiennent aussi à l'accroissement, qui coïncide toujours avec la dentition, et qui affaiblit toute l'économie. Mais la véritable lésion siège dans l'encéphale; aussi en pareilles circonstances, suspendre ou modérer l'application à l'étude, faire journellement de l'exercice en plein air, prendre quelques bains de jambes, et si le mal persiste, l'application de quelques sangsues derrière les oreilles, tels sont les moyens thérapeutiques à l'aide desquels on peut combattre cette affection.

Je suis loin d'attribuer à la dentition la funeste prérogative que lui accordent les personnes étrangères à la médecine, de donner lieu à presque toutes les maladies qui attaquent cette première époque de la vie. La difficulté d'observer les affections de ce premier âge, le peu de connaissances positives que nous avons sur cette partie de la pathologie ont contribué à enraciner cette opinion, et ce préjugé est ensuite devenu populaire. Malgré cette incertitude dans le diagnostic des maladies de l'enfance, on observe que les affections qui surviennent à l'époque de la dentition sont fréquemment compliquées d'accidens cé-

rébraux. « La plupart des enfans, dit M. *Guersent*, pendant le travail de la dentition, ont le sommeil plus ou moins agité, se réveillent en sursaut, et beaucoup d'entr'eux deviennent irascibles et colères à l'époque de la sortie des grosses molaires. Toutes ces circonstances locales et générales tendent donc à favoriser le développement de beaucoup de maladies, et à imprimer un caractère particulier à celles qui surviennent alors. Aussi, toutes les affections de la poitrine ou des organes de la digestion se compliquent-elles de symptômes nerveux et cérébraux à l'époque du travail de la dentition; et quoiqu'on ne puisse pas savoir jusqu'à quel point la dentition influe sur la forme que prennent ces maladies, on ne peut révoquer en doute qu'elle leur imprime une tendance vers les affections cérébrales. »

La puberté, cette époque de la vie pendant laquelle se développent et se perfectionnent les organes de la génération, est remarquable par les changemens physiques qui s'opèrent sous leur influence. Dans l'un et dans l'autre sexe la pléthore se manifeste, le cerveau, et principalement le cervelet, reçoivent un degré d'énergie dont se ressentent les facultés intellectuelles. La vie semble surabonder, l'excitation de l'encéphale le dispose aux congestions; aussi les fièvres, qui surviennent pendant la puberté en sont-elles souvent compliquées. Quelquefois la nature se débarrasse spontanément du sang surabondant par les voies nasales. Ces hémorrhagies sont toujours salutaires, pourvu qu'elles soient modérées; elles deviennent même indispensables au maintien de la santé: si leur suppression a lieu, la maladie ne tarde pas d'exister. Un de mes condisciples en philosophie, se livrant à l'étude avec beaucoup de zèle, était sujet à de fréquentes épistaxis; du reste il jouissait d'une parfaite santé. Ce jeune homme étant passé de la vie sobre d'un séminaire à un régime plus nourrissant, les hémorrhagies nasales étant supprimées, éprouva de violentes douleurs de tête; il se plaignait d'étourdissemens, de vertiges, de palpitations, d'oppression, d'une petite toux sèche, telle que celle qu'on observe chez ceux qui sont à la veille d'avoir une hémoptysie; le pouls était fort et plein, les

yeux étaient cernés, la figure d'une pâleur extrême. (Ce dernier signe se rencontre chez certains individus ; il n'infirme en rien l'existence de la pléthore cérébrale.) L'état de pléthore générale, la congestion cérébrale ayant été constatés, on se hâta d'ouvrir largement la veine ; le sang était noir et couenneux. Saignée du bras plusieurs fois renouvelée, puis sangsues au fondement, boissons délayantes, régime en grande partie végétale, lait d'ânesse. Moyennant ce traitement, qui a duré plus de six mois, M. P***, a pu reprendre ses occupations, qu'il avait été obligé de suspendre.

La puberté chez la femme est précédée d'un travail plus ou moins pénible dans les ovaires et dans l'utérus ; il occasionne des douleurs lombaires, des lassitudes, des frissons et des céphalalgies quelquefois très-longues, et qui reviennent comme par accès. Les yeux sont ternes et cernés, les joues décolorées, etc. Nul doute qu'il n'existe une pléthore locale, un embarras dans la matrice qui réagit sur le cerveau. Les règles sont un besoin, mais leur éruption varie singulièrement ; quelquefois la crise se fait d'une manière soudaine et facile ; d'autres fois elle n'a lieu qu'après de longues douleurs, qui troublent toutes les fonctions : dans ce dernier cas, le cerveau est souvent en souffrance, et il souffrira d'autant plus que la jeune fille sera douée d'une intelligence dont on aura abusé pour la faire arriver plus vite à un certain degré de supériorité.

Le printemps agit sur tous les corps animés, en procurant un mouvement d'expansion ou de dilatation dans tous les sucs qui les parcourent ; la vie semble se porter du dedans au dehors ; le calorique surabonde, le sang bouillonne, pour ainsi dire, dans ses vaisseaux ; de là viennent les congestions, les hémorrhagies, les inflammations. Les humeurs sont en turgescence ; la figure devient plus colorée, la sensibilité extérieure est plus vive, la tête est pesante, le sommeil est accablant et troublé par des rêves. Tout le monde sait que les impressions du soleil de mars et d'avril sont à redouter, surtout pour les habitants des villes, par rapport aux congestions cérébrales communé-

ment appelées *coup de soleil*. Le malade se plaint de violens maux de tête, douleurs au front, aux tempes, rougeur et sécheresse des yeux, chaleur aride de toute la peau; somnolence ou anxiété, qui empêche de dormir; soif plus ou moins vive; mouvement fébrile. Quelquefois il faut se hâter de pratiquer une saignée copieuse : des pédiluves, des demi-bains, des boissons acidules, des lotions froides sur la tête, acheveront le traitement. Si les symptômes fâcheux persistaient, il ne faudrait pas craindre de réitérer la phlébotomie. On sait que Louis XIV fut saigné neuf fois pour un coup de soleil qu'il avait pris à la chasse.

Les ardeurs du soleil d'été, en raréfiant le sang, en le portant à la tête, et en y occasionnant une pléthore locale, peuvent déterminer des congestions cérébrales graves chez les voyageurs, les moissonneurs, chez les maçons, les charpentiers et les autres ouvriers exposés à ses rayons brûlans. On a vu maintes fois des hommes, des chevaux périr subitement pour les avoir supportés une partie du jour. Sous les yeux de mon père, en septembre 1821, j'ai procédé à l'autopsie d'une jeune demoiselle, morte le quatrième jour d'une inflammation cérébrale, dont la cause occasionnelle était rapportée à un *coup de soleil*. Cette jeune personne, d'une intelligence précoce, venant d'essuyer les chaleurs du mois d'août, se plaignant depuis quelque temps de douleurs de tête, s'est trouvée par ces différentes circonstances, très-disposée à ce genre d'affections. Le cerveau semblait avoir un volume supérieur à la capacité de la boîte osseuse; les veines, les vaisseaux capillaires, étaient extraordinairement distendus; les sinus étaient remplis d'un sang noir et coagulé; l'arachnoïde avait perdu sa transparence; le cerveau, coupé par tranches, laissait suinter quantité de gouttelettes de sang, qui se renouvelaient rapidement et avec abondance lorsqu'on les essuyait. Ces altérations nous apprirent de quel avantage auraient été des saignées abondantes faites au bras, puis au pied; grand nombre de sangsues avaient bien été employées; mais en pareilles phlegmasies, les évacuations sanguines doivent être éminemment déplétives et révulsives; ce n'est qu'après avoir désempli le système général de la circulation, que les sangsues, comme moyen

dérivatif, sont convenables. « On ne doit pas employer indifféremment les saignées générales et locales, dit M. le professeur *Chemel*. L'ouverture de la veine est préférable quand la pléthore porte sur tous les vaisseaux, lorsqu'il n'y a pas suppression d'une hémorrhagie habituelle, lorsqu'on n'a pas l'intention de favoriser l'établissement d'une autre hémorrhagie.

« L'endroit où l'on pratique la saignée locale, doit varier selon qu'on se propose de rappeler ou de remplacer une hémorrhagie habituelle dont la suppression paraît avoir produit la pléthore, ou d'attaquer directement les symptômes existans, suivant par conséquent qu'on veut attaquer le mal dans sa cause ou dans ses effets. Quand on se propose de suppléer à une hémorrhagie supprimée, on applique les sangsues le plus près possible de la surface par laquelle avait lieu cette hémorrhagie, au pourtour de l'anüs, aux grandes levres, dans l'intérieur des narines, etc., lors de la suppression des hémorrhoides, des menstrues, d'une épistaxis, etc. Lorsque cette indication n'existe pas, ou qu'il y a de l'inconvénient à la remplir, on peut encore attaquer la pléthore dans ses effets, par la saignée locale pratiquée très-près ou très-loin de l'endroit où la congestion a lieu. La saignée pratiquée très-près de l'endroit où la congestion existe produit en général un prompt dégorgement; mais en même temps elle détermine un afflux de sang vers le point de la congestion, et tend à y ramener les mêmes accidens. Pratiquée loin de l'endroit affecté, la saignée agit peut être moins énergiquement contre le mal actuel; mais elle n'en favorise pas autant le retour. En conséquence, on saignera près de l'endroit malade, lorsque la pléthore y sera accidentelle; qu'elle s'y montrera pour la première fois, que rien ne portera à croire qu'elle doive s'y former de nouveau, ou qu'on croira utile qu'elle s'y reproduise; dans les conditions opposées, on saignera loin de cet endroit.»

Les jeunes gens qui se livrent à l'étude avec trop de zèle et avec opiniâtreté; les compositeurs, les poètes, en un mot, les gens de lettres sont très-exposés aux congestions cérébrales. L'excitation prononcée de l'organe encéphalique détermine l'engorgement des vaisseaux san-

guins, et produit quelquefois de vives céphalgies. Dans cette classe précieuse de la société, l'organe de la pensée acquiert une grande prééminence. Mais cette activité permanente consomme une partie des forces qui, étant répandues partout, et d'une manière régulière, aide les digestions, favorise la nutrition, et imprime à la fibre musculaire le ton et l'action nécessaires pour exécuter tous les mouvements. Les forces étant vicieusement concentrées vers l'organe cérébral, les malades se plaignent d'insomnie ou d'un sommeil inquiet, d'agitation, d'un sentiment incommode de tension et de pesanteur dans la tête. Rarement les secours thérapeutiques sont nécessaires, c'est principalement dans l'exercice du corps que la nature a placé le remède, et de préférence dans l'exercice du cheval. « *Equitatio*, dit ADOLPHI, *præ aliis hominibus, litteratis, studiis deditis et speculativam agentibus vitam convenit.* » La plus grande sobriété est aussi recommandée. Les voyages et les eaux minérales, en raison des sujets de distraction qu'ils présentent, peuvent être conseillés. M. de R**, âgé de 22 ans, s'étant livré sans relâche, pendant six mois, au travail pénible d'un comptoir; éprouva d'abord de violens maux de tête, puis il se plaignit de cardialgie; les digestions devinrent très-pénibles, les extrémités inférieures étaient toujours glacées; le marasme et la fièvre lente ne tardèrent pas à se manifester. Dans cet état, presque désespéré, le malade fut envoyé à Aix en Savoie; des bains domestiques, dans lesquels on ne mettait qu'un quart d'eau minérale, quelques douches sur les jambes et sur les pieds, les promenades journalières, les divertissemens que présente cet agréable séjour, ont considérablement amélioré la santé de ce jeune négociant.

Le passage de l'âge adulte à la vieillesse est une époque de la vie où s'opère une révolution très-remarquable chez la femme, et qui ne l'est guère moins chez l'homme. Chez les personnes du sexe, cette révolution, qui a lieu de quarante-cinq à cinquante ans, se manifeste surtout par la cessation de l'écoulement menstruel. L'utérus se rapetisse, les ovaires s'atrophient, et chez quelques personnes le tissu cellulaire, dans toute l'habitude du corps, se surcharge de graisse, etc.

Il est rare que cette suppression s'opère sans qu'il s'en suive des congestions, des phlegmasies, des irritations. De petites saignées du bras, plus ou moins répétées, sont les moyens les plus propres à détruire la pléthore sanguine, et par suite les congestions. Chez l'homme, cette révolution s'opère de cinquante à soixante ans. A cette époque, le mésentère et les épiploons sont surchargés de graisse; le système veineux abdominal est distendu et gorgé de sang; les mouvemens du cœur, singulièrement lents et sans force, projettent le sang avec mollesse dans toutes les parties à l'aide d'artères roides, étroites et sans souplesse; les veines, dilatées, amincies, presque sans ressort, gorgées de sang, retiennent le fluide en stagnation, et ne le rendent au cœur qu'avec lenteur et difficulté: la même disposition appartient au système veineux abdominal. Le cerveau est plus ferme, son système veineux particulier très-développé; de là la tendance aux congestions sanguines: aussi doit-on éviter de donner à cette époque des médicamens qui occasionneraient des secousses trop vives. La nature prévient la formation de ces congestions par le flux hémorrhoidal, qui apparaît le plus ordinairement à cet âge: lorsque le sang ne peut se faire jour, et que le molimen existe, le médecin doit saisir l'indication; il y répond par l'apposition de quelques sangsues à la marge de l'an.

Les vieillards, et surtout ceux qui offrent certaines dispositions physiques, face rouge, cou court, sont très-sujets aux congestions du cerveau. Les vieillards dont le moral a été très-cultivé ne le sont pas moins. A cet âge, les vaisseaux sanguins n'ont plus la force d'accélérer la circulation, et ils s'engorgent facilement. Ici la congestion est asthénique, c'est-à-dire par faiblesse. Aussi le traitement sera bien différent de celui qui s'applique à la congestion active. On sera très-réservé dans l'emploi des évacuations sanguines; on recourra de préférence aux révulsifs, purgatifs ou aux rubéfiants. Comme moyen préservatif, on insistera sur les exercices corporels; on prendra des alimens de facile digestion, et en petite quantité. La liberté du ventre sera maintenue avec le plus grand soin; les excrétiions de la peau seront provoquées par des frictions sèches et par la flanelle;

les pieds seront tenus chauds; le sommeil sera de courte durée.

L'ivresse, considérée dans le sens le plus étendu, soit qu'elle se rapporte à une cause morale, soit qu'elle provienne d'une cause physique, est toujours accompagnée d'une congestion de l'encéphale plus ou moins grande. En effet, l'exaltation morale que l'on observe chez celui qui est ivre de joie, d'espérance, de colère, etc., est le résultat d'une concentration des forces et de son excitation : dès-lors congestion : l'imagination s'exalte, le délire suit, et quelquefois l'aliénation arrive. Les causes physiques qui produisent l'ivresse sont très-nombreuses : le venin de plusieurs animaux, les plantes narcotiques, le safran, le café, les exhalaisons du lis, du narcisse, de la tubéreuse, etc., ont une action particulière sur le cerveau et en déterminent l'engorgement. Mais la cause d'ivresse la plus ordinaire, celle qui produit les plus grands maux, se rencontre dans l'abus des boissons fermentées. M. *Willan* dit que c'est à l'excès des spiritueux qu'il faut attribuer, en Angleterre, la moitié des morts subites et accidentelles de l'âge de vingt à vingt-cinq ans ; il pense aussi que la moitié des aliénés de ce pays doivent leur état à l'ivrognerie. L'homme qui est ivre a le sang à la tête ; son visage est rouge, sa face bouffie, les veines du cou sont gonflées ; ses idées sont confuses, il déraisonne ; son caractère est changé ; il chancelle, il ne peut lever la tête ; il se laisse tomber. Après l'ivresse, douleur et pesanteur de tête, somnolence, lassitude, dégoût, etc. Si les accès sont souvent répétés, peuvent survenir l'épilepsie, la paralysie, l'apoplexie. Le traitement de l'ivresse ou de la congestion qui en est compagne, doit varier suivant sa cause. L'exaltation morale cédera au régime tempérant, aux conseils de la raison, aux bains. La congestion causée par le venin de la vipère sera traitée par l'ammoniaque liquide, soit comme topique, soit à l'intérieur, étendue dans une infusion sudorifique. L'opium, la jusquiame, la belladone, le stramonium, seront expulsés par l'émétique donné à haute dose ; puis on emploiera les boissons acidulées. Cet état particulier du cerveau que déterminent le café, les plantes odoriférantes, ne résistera pas au grand air. L'ivresse produite par les

liqueurs fermentées sera détruite par les efforts naturels du vomissement : et s'il n'arrive pas spontanément , la plénitude de l'estomac , les nausées , les vertiges y disposent tellement , que l'eau tiède , l'eau sucrée , les potions huileuses , le chatouillement du gosier suffisent pour le décider. Après avoir vomi , on fera usage de limonade , de pédiluves ; on fera des applications d'oxycrat sur le front. Quelle que soit la cause de l'ivresse , si la disposition apoplectique persistait , il faudrait employer la saignée du bras , les sangsues , etc.

L'apoplexie s'annonce souvent quelque temps à l'avance par les symptômes qui appartiennent à la congestion cérébrale : douleurs de tête , tintemens d'oreilles , vertiges , somnolence , bégaiement. Ces symptômes sont évidemment l'effet d'une réplétion extraordinaire de tout le système vasculaire du cerveau. Dans cette période de la maladie , si l'on détruit la congestion sanguine , on prévient l'apoplexie qu'une cause occasionnelle quelconque , intempérance , ivresse , suppression de quelqu'évacuation , accès de colère , aurait produit. Si les bornes que je me suis prescrites me le permettaient , je pourrais citer l'observation d'individus disposés à cette affection par leur tempérament , leur conformation : cou court , tête volumineuse , face enluminée , chez lesquels les secours prophylactiques ont conservé l'état de santé le plus satisfaisant.

La congestion sanguine du cerveau existe pendant la durée des attaques épileptiques , quelle qu'en soit la cause ; elle persiste plus ou moins après l'accès. C'est d'après un grand nombre de faits qu'*Hippocrate* et tous les auteurs qui l'ont suivi ont regardé la pléthore sanguine comme une des causes de cette terrible affection , surtout dans la jeunesse. L'approche de la puberté , le retard et la suppression des menstrues , la cessation de quelque hémorrhagie habituelle , telle que le saignement du nez , des hémorrhoides ; tout ce qui peut porter le sang à la tête , l'insolation , les exercices violens , l'abus du vin , la colère , sont autant de causes de cette espèce d'épilepsie. Dans ces circonstances , il est vrai , les convulsions ne sont pas aussi fortes , et sont de peu de durée. Après l'accès , le malade passe des heures , et quel-

quefois des jours, dans un état comateux, dont il ne revient que lentement, et après lequel il survient un délire frénétique ou la paralysie de quelque membre, et surtout de la langue. Les accès sont moins rapprochés que dans les autres espèces; ils ne reviennent ordinairement que tous les mois. Il est rare que, dans l'intervalle d'un accès à l'autre, le malade n'ait quelques étourdissemens. Si l'individu succombe, on trouve à l'autopsie les vaisseaux de la tête dilatés, engorgés. J'ai été à même d'observer cette dilatation, cet engorgement des vaisseaux chez une femme d'un embonpoint remarquable, apportée à la clinique de la Charité le 21 juillet 1827. Au rapport de ceux qui l'ont accompagnée, elle avait depuis deux jours des mouvemens convulsifs avec perte de connaissance. On n'a pu obtenir sur elle aucun autre renseignement. Morte peu d'heures après son admission, on a trouvé à l'autopsie, faite trente-deux heures après le décès, le cerveau nullement altéré dans sa consistance, les vaisseaux fortement injectés. Coupé par tranches, il s'écoulait une grande quantité de sang; les orifices des vaisseaux divisés restaient béans. Il n'existait pas d'autre lésion qui pût rendre compte des phénomènes observés. On peut avancer que, dans cette espèce d'épilepsie, les signes précurseurs sont ceux-là mêmes qui indiquent la congestion : vertiges, assoupissement, tintement d'oreille, gonflement des veines du cou, battement des temporales, rêves pénibles. Lorsque cette affection reconnaît pour cause la pléthore, on peut espérer de guérir le malade en détruisant la congestion cérébrale, puis en la prévenant.

M. Bayle, dans son Traité des maladies du cerveau et de ses membranes, prétend que, dans le plus grand nombre des cas, l'aliénation mentale est produite par une lésion physique qui consiste presque toujours dans une phlegmasie chronique des méninges. L'auteur en distingue deux espèces : la première se nomme *arachnitis chronique*, ou mieux *latente*, parce qu'elle a ordinairement son siège dans l'arachnoïde, et parce qu'elle est souvent très-légère; la seconde est appelée *méningite chronique*, parce qu'elle affecte à la fois l'arachnoïde et la pie-mère, et qu'elle a toujours une durée fort longue. L'une et l'autre

lésion sont ordinairement, ou peut-être même toujours le résultat d'une congestion sanguine dans les vaisseaux de la pie-mère, qui tantôt survient subitement avec perte de connaissance, rougeur de la face, insensibilité, paralysie; tantôt d'une manière moins prompte, avec vertiges, étourdissemens, céphalalgie; tantôt enfin d'une manière lente. D'après ces connaissances anatomico-pathologiques, et d'après la nature des causes occasionnelles de cette maladie, passions violentes, tempérament sanguin, printemps, grandes chaleurs; nul doute que le traitement prophylactique de l'aliénation mentale n'ait principalement pour objet de prévenir et de combattre la congestion sanguine de l'encéphale. Ne pourrait-on pas, pour détruire cette congestion, employer le mode de traitement nouvellement proposé par M. Costa dans le cas d'inflammation cérébrale? Dans un mémoire lu à l'Académie royale de médecine, ce praticien propose d'appliquer sur le synciput, après avoir préliminairement rasé la tête, un nombre de sangsues proportionné à l'intensité de la maladie que l'on doit combattre; puis d'appliquer sur cette même partie des cataplasmes émolliens dont on prolonge l'emploi suivant l'indication. Parmi les nombreuses observations citées à l'appui de cette méthode de traitement, il en est une que je crois devoir rapporter: « M***, âgé d'une quarantaine d'années, d'une constitution très-délicate, sous-chef dans une administration, se plaignait, depuis plusieurs années, d'une céphalalgie habituelle qui s'exaspérait sous l'influence de tous les excitans, soit physiques, soit moraux. Le chagrin, la peine, la contrariété, le moindre excès, n'importe en quel genre, tout retentissait dans sa tête, et le forçait fréquemment à suspendre ses travaux pour prendre le lit jusqu'à ce qu'enfin, par quelques bains, le repos, la diète, etc., la violence du mal se fût un peu calmée, car il ne disparaissait jamais entièrement. M*** avait consulté tous les meilleurs médecins de la capitale: des sangsues, des vésicatoires, un séton à la nuque, un cautère au bras, la campagne; tout avait été employé, mais infructueusement; et déjà, depuis long-temps, le malade avait pris le parti de souffrir, pensant que son mal était d'une nature incurable. Au mois

d'août dernier, la céphalalgie ayant pris tout à coup un haut degré d'accroissement, je fus appelé; et quoique le malade fût sans fièvre, la douleur qu'il éprouvait me parut si violente, que je n'hésitai pas à lui appliquer quinze sangsues vers l'extrémité postérieure de la suture sagittale, lieu dépouillé de cheveux, et que je fis couvrir ensuite de cataplasmes émolliens. C'était le premier jour de l'exacerbation; et celle-ci en durait ordinairement trois ou quatre, pendant lesquels le moindre bruit, la lumière, devenaient insupportables. La nuit fut tranquille. Le lendemain, M*** ne souffrait plus; la céphalalgie dont il se plaignait habituellement avait presque totalement disparu, et l'application, continuée pendant huit jours, de cataplasmes émolliens sur cette partie a enlevé sans retour une maladie qui faisait depuis long-temps le désespoir du malade, et contre laquelle on avait inutilement employé toutes les ressources de l'art.

Dans la plupart des fièvres ataxiques, le danger de ces maladies, que l'on attribue avec raison à une lésion du cerveau ou de ses membranes, est presque toujours annoncé par les symptômes qui tiennent à sa congestion. Je vais analyser l'observation qui m'a été envoyée sur ce sujet. Le 3 juillet dernier, M. Dupré de Piermal se mit au lit, souffrant d'un grand mal de tête, se plaignant de dégoût, de mal au cœur, d'accablement et de faiblesse générale, d'ennui et d'un abattement moral; son pouls était lent. M. le docteur *de Lachesserie*, praticien très-distingué, met en usage les remèdes les plus convenables; malgré ses soins, les phénomènes ataxiques prennent une intensité qui inspire des craintes. Mon père lui est adjoint le 6 au soir, quatrième jour de la maladie. Pesanteur de tête avec une douleur aiguë dans la région du front; sentiment d'un poids sur les yeux, avec impossibilité de supporter la lumière; angoisses continuelles, avec envie de vomir; mouvemens convulsifs dans les lèvres; pouls déprimé et dur. Ces symptômes sont jugés appartenir à une congestion cérébrale et à une inflammation de quelque portion des méninges. Le malade, âgé de cinquante-six ans, d'un tempérament bilieux, avait considérablement vieilli dans l'espace de quelques mois, par suite des inquiétudes et

des chagrins qu'il avait endurés ; sa démarche était devenue lourde , son corps s'était courbé , la tête était pesante , sa figure était d'un jaune pâle et bouffie ; sa vue avait considérablement baissé. Ces antécédens méritaient attention ; le cas était grave ; la congestion s'était formée lentement , et les grandes chaleurs qui régnaient depuis quelques jours étaient considérées comme cause déterminante de son acuité et de sa complication. Dans cette affection , on devait craindre que l'inflammation arachnoïdienne ne se terminât par suppuration ou par un épanchement séreux dans les ventricules ; l'une et l'autre solutions sont le plus souvent funestes. Cependant il fallait attaquer et la congestion et l'inflammation ; les signes commémoratifs , l'état du pouls contr'indiquaient la phlébotomie ; la saignée devait être locale , mais en même temps il fallait établir une révulsion capable de balancer la fluxion morbide. Pour remplir ces diverses indications , douze sangsues furent apposées aux tempes et sur les parties latérales et supérieures du cou ; après leur chute on eut le soin de faire saigner les piqûres pendant sept à huit heures ; le même soir , sinapismes aux pieds et vésicatoires aux jambes. Le 7 au matin , les symptômes sont un peu amendés ; la douleur de tête est moins aiguë , elle est gravative ; l'accablement et l'assoupissement se manifestent ; la tête est brûlante , une forte compression d'avant en arrière semble diminuer la douleur : celle-ci est toujours rapportée au front et aux orbites , quelquefois à l'occiput ; les yeux sont ternes et presque toujours fermés , leurs mouvemens sont pénibles ; le malade a le sentiment intérieur d'un grand danger , il reçoit les secours de la religion. Les indications thérapeutiques étaient les mêmes , mais il fallait agir aussi directement que possible sur le siège de la douleur ; on pensa à la méthode de M. Costa , dont nous avons parlé précédemment. La tête fut entièrement rasée , douze sangsues furent placées sur le trajet de la suture sagittale , et après leur chute , tout le cuir chevelu fut couvert d'un cataplasme émollient , que l'on renouvelait toutes les trois heures. L'évacuation sanguine fut très-abondante. D'autre part , on promenait les rubéfiants sur les extrémités inférieures ; boissons délayantes et relâ-

chantes. Le 8, l'état du malade s'est considérablement amélioré, les symptômes de congestion ou d'inflammation cérébrale s'étaient dissipés, néanmoins l'on n'était pas rassuré sur les suites de la phlegmasie. Afin de prévenir ou de combattre l'épanchement séreux qui aurait pu se former, on se pressa d'administrer le calomélas, donné à la dose de deux grains toutes les quatre heures. Continuation des applications émollientes sur la tête, lavemens camphrés, boissons délayantes. Le 9, les accidens encéphaliques sont à peu près nuls; plus d'angoisses, plus de mouvemens nerveux dans les lèvres; les yeux sont naturels et maintenus ouverts; l'activité morale a remplacé l'indifférence et l'apathie; la salivation commence; le pouls est mou, souple et régulier; la tête est un peu pesante, souvenir de la douleur seulement. Éloignement des doses de calomélas; mêmes boissons, mêmes lavemens; bouillons légers. Le 10; petit-lait laxatif; selles très-copieuses. Le 11, le malade n'a pas dormi; il souffre de l'engorgement des glandes salivaires; le cerveau paraît surexcité par le mercure; le pouls est mou et plein. On respecte la salivation, on la considère comme une fluxion dérivative qui achèvera d'opérer la résolution de l'inflammation et de la congestion cérébrale. Gargarismes simples, boissons délayantes, potages au vin. Le 12, même prescription. Le 13, purgation, afin de terminer plus promptement la salivation. Le 14, le convalescent, père de famille, magistrat estimé, est rendu à la santé, à sa famille, à ses nombreux amis.

M. *Bricheteau*, dans un rapport lu à l'Académie royale de médecine, novembre 1825, sur un mémoire relatif à une épidémie de fièvres rémittentes pernicieuses, avec les formes apoplectiques, péripleurmoniques, etc., pense que les symptômes prédominans des fièvres pernicieuses doivent être rapportés à des congestions périodiques liées à la fièvre, et non pas à des phlegmasies véritables. D'après cette manière de voir, on doit encore s'occuper essentiellement de la congestion, soit par les secours antiphlogistiques, soit par les révulsifs, rubéfiants ou vésicants.

J'ai considéré la congestion sanguine de l'encéphale dans un grand

nombre de cas pathologiques ; je l'ai vue , chez l'enfant , produite par l'accouchement laborieux ; je l'ai suivie à l'époque des différentes dentitions , et chez les pubères des deux sexes ; je l'ai vue résulter de l'excès dans l'étude , ou d'une application morale trop soutenue ; je l'ai étudiée comme l'effet de la révolution de l'âge critique , et chez la femme et chez l'homme , enfin comme appartenant à la vieillesse ; comme précurseur de l'apoplexie , de l'épilepsie pléthorique , de la manie ; comme complication des fièvres ataxiques. Je pourrais encore la considérer comme symptôme d'un anévrysme du cœur , comme complication d'un goître volumineux ou de toute autre tumeur qui comprimerait les jugulaires ; mais ces cas et beaucoup d'autres peuvent rentrer dans le cadre que je me suis imposé , et leur traitement découle naturellement des règles que j'ai tracées.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

(edente PARISET).

I.

Ad dentitionem verò accedentibus gingivarum pruritus, febres, convulsiones, alvi profluvia; et maximè ubi caninos dentes producunt, et iis qui inter pueros sunt crassissimi, et qui alvos duras habent. *Sect. 3, aph. 25.*

II.

Ætate verò adhuc provectionibus, et jam ad pubertatem progressis, horum quidem multa, et febres diuturnæ, et ex naribus sanguinis fluxiones. *Sect. 3, aph. 27.*

III.

Quibus epilepsiæ antè pubertatem contingunt, mutationem habent. Quibus verò accidunt viginti quinque annos natis, his plerumque commoriuntur. *Sect. 5, aph. 7.*

IV.

Apoplectici autem fiunt maximè ætate ab anno quadragesimo usquè ad sexagesimum. *Sect. 6, aph. 57.*

V.

Insanientibus si varices, aut hæmorrhoides superveniunt, insanix solutio fit. *Sect. 6, aph. 21.*

VI.

Solvere apoplexiam vehementem quidem, impossibile: debilem verò, non facile. *Sect. 2, aph. 42.*

